

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 90

LES

MÉDECINS DE PORT-ROYAL

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Jeudi 24 Décembre 1931

PAR

Georges NOMDEDEU

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à PORT- VENDRES (Pyrénées-Orientales), le 11 mai 1907.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		LEURET, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 90

LES
MÉDECINS DE PORT-ROYAL

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Jeudi 24 Décembre 1931

PAR

Georges NOMDEDEU

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à PORT- VENDRES (Pyrénées-Orientales), le 11 mai 1907.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		LEURET, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGÈS, AUCHÉ.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.....	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants...	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique...	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médie.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	SELLIER.
Pharmacie.....	DUPOUY.		

MM MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles, ..	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	GREYX.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERGIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.	Périculture.....	FAUGÈRE.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac..	GOLSE.
Accouchements.....	RIVIÈRE.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....	CABANNES.		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidenté du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



MEIS ET AMICIS

A MES PROFESSEURS DE L'ECOLE ANNEXE
DE MEDECINE NAVALE DE TOULON

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies.
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MES CAMARADES DU SERVICE DE SANTE
DES TROUPES COLONIALES ET DE LA MARINE

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX
DE BORDEAUX

A MES JUGES

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC

*Professeur de Clinique médicale à la Faculté
de Médecine de Bordeaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.
Croix de guerre.*

Très respectueusement, nous prions
Monsieur le Professeur Mauriac de recevoir l'expression de notre gratitude. Nous lui devons notre sujet, sur les médecins de Port-Royal, dont nous avons pris la grandeur morale comme une dernière leçon qu'il voulut bien nous donner, après qu'il eut mis à instruire, dans le plus vivant et le plus accueillant des services de médecine, un soin pour lequel l'étudiant lui garde la plus profonde reconnaissance.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

*Ils étaient riches en toutes choses, en toutes
paroles, en toutes sciences.*

(Épître aux Corinthiens.)

*Il ruisselle de ces âmes sacrées un torrent de force
sereine et de bonté puissante.*

(ROMAIN ROLLAND, Vie de Beethoven.)

LES MÉDECINS DE PORT-ROYAL

PREFACE

Par quelque point où l'on touche à l'histoire du xvii^e siècle, Port-Royal se détache, et la marque dont il le frappa se précise à l'étude. Il ne nous appartient pas d'en rechercher les traits. Ils ont été mis en valeur dans de nombreux ouvrages. De plus, il seraient hors de propos dans notre travail.

Nous gardons l'histoire de Port-Royal. Elle tient à celle des hommes qui la firent grande et qui nous ont attiré. Parmi ces hommes qui méritaient d'être célébrés, médecin, nous avons aimé ces médecins du xvii^e siècle célèbres à la Faculté comme au Vallon des Champs. Les Mémoires de Port-Royal nous disent à chaque page les noms de MM. Pallu, Jean Hamon, Dodard, Hecquet. Leur personnalité dans le monde et dans leur retraite, leur savoir, la place qu'ils occupaient dans la médecine de leur temps, le jansénisme et la médecine, enfin, seront les points de notre étude.

Si ce furent-là les plus marquants de nos lointains confrères, on put en compter d'autres au Saint-Désert. Leur souvenir est perdu pour la Faculté lorsque, devenus Solitaires, ils ne furent plus médecins. D'autres ont passé sans s'attacher, tel Mersenne. Ils doivent rester loin de nous.

Maintenant, s'il faut justifier notre travail, c'est chose par trop aisée. Et d'abord, du point de vue médical, est-il préjudiciable de jeter un regard en arrière? La Faculté ne nous guide pas dans cette voie, on n'enseigne pas l'Histoire de la Médecine. Cela veut-il dire que l'on ne gagne rien à l'apprendre? Personne n'oserait soutenir une aussi mauvaise opinion.

Pour ce qui est de Port-Royal, ce mot est synonyme d'autorité morale. Et déjà, dans son temps, Sainte-Beuve disait : « Cette qualité, cette vertu, manque tellement de nos jours aux plus grands talents, à ceux même qui en paraîtraient le plus dignes, qu'il devient précieux de l'étudier comme dans son principe, chez les maîtres. » (1). Médecins, étudions cette qualité, cette vertu...

Enfin, si médecins de leur temps, ils furent des premiers par leur science, médecins de Port-Royal ils nous apprennent cette « chose que la Faculté ne peut dispenser », comme l'appelait notre maître M. le Professeur Mauriac dans sa très belle leçon inaugurale du cours de clinique médicale. Car, ainsi qu'il est écrit dans le vieux *Manuel des Pèlerins de Port-Royal* : « Le Désert de Port-Royal-des-Champs n'a été peuplé que de ces hommes de charité et de miséricorde. »

(1) Sainte-Beuve, Discours prononcé dans l'Académie de Lausanne à l'ouverture du cours sur Port-Royal.

VICTOR PALLU (1606-1650)

Victor Pallu, Seigneur de Buau, en Touraine, naquit à Tours, l'an 1606.

Elevé dans une honnête famille, il fit d'excellentes humanités, puis, ayant achevé sa philosophie, il voulut étudier la médecine. Il s'y appliqua avec beaucoup de succès en la Faculté de Paris, au début du ^{xvii}^e siècle. Sa personnalité, certes, n'atteint pas à celle des autres médecins de Port-Royal, MM. Jean Hamon, Hecquet, Dodart. Ces derniers, lors même qu'ils étaient étudiants, furent, pour leur savoir remarquables et cités par leur maîtres. Victor Pallu fut plus modeste. Retenons qu'il apprit avec zèle. En quittant l'école, il emporta le meilleur de l'enseignement de ses maîtres. Le 15 avril 1628 il prit le degré de bachelier; il finit sa licence au mois de mai 1630, et au mois d'août suivant recevait le bonnet de docteur. Ses trois thèses nous montrent qu'il sut éviter de tomber dans l'ingéniosité, un peu outrée, parfois, qui était de mise au ^{xvii}^e siècle. Elles ont pour titre : « *An Epicrateos lex a Galeno lata Therapiae excludat omnem phlebotomiam et catharsim.* » — « *An dentium dolori tabacum.* » — « *An risus producat vitam.* »

Après une courte biographie des médecins de Port-Royal nous serons amené à redire les théories et connaissances médicales du ^{xvii}^e siècle. Uniquement pour la compréhension de ce qu'ils surent et pratiquèrent en médecins de ce temps.

Le passage de Victor Pallu à la Faculté de Paris, pour ce qui a trait aux études, fut donc banal.

Sa vie privée, par contre, fut marquée à la même époque d'une tentative d'assassinat. En 1628, étant dans les écoles de la Faculté, un bachelier nommé Martin tenta de le frapper d'un poignard. Les registres de la Faculté de médecine mentionnent le fait, dont on ne connaît pas la cause. Il ne paraît pas y avoir eu de faute de la part de Pallu. La Faculté ne lui fit pas de remontrances, et le bachelier Martin, pour cette raison et pour son ignorance, dit-on, fut chassé de la Faculté.

En l'an 1630, ayant le titre de docteur, Victor Pallu fit paraître un « Ritus », ou cours de baccalauréat, avec la manière d'étudier et d'employer le temps depuis la licence jusqu'au doctorat. Mais Pallu n'insista pas dans le genre pédagogique malgré le succès qu'obtint son ouvrage. La même année il fut découvert comme étant l'auteur d'un « libelle inflammatoire », nous dit Gui Patin, intitulé *Bibliotheca Patinica*. Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer cet écrit. Du temps de Gui Patin, il était déjà rare!.. Toutefois, nous pouvons penser que les flèches étaient suffisamment acérées. L'attitude équivoque de Gui Patin ne permet point de se méprendre : « Un libelle inflammatoire intitulé *bibliotheca Patinica*, où il n'y a point d'autre mal de moi, mais où plusieurs docteurs de ce temps-là sont fort maltraités... »

Pallu fit intervenir de hauts personnages en sa faveur, et l'affaire passa. Il n'en demeura pas moins chargé de la haine de quelques-uns de ses confrères parisiens. Quoi qu'il en fût, notre médecin retourna dans Tours, sa patrie. Ici, pour le suivre, les documents nous ont fait défaut. Nous devons d'ailleurs nous hâter vers sa retraite à Port-Royal. Dans cette lettre de Gui Patin, nous lisons que Pallu chercha querelle à plusieurs médecins de Tours, « dont s'étant mal trouvé il quitta sa ville et s'en alla à Sedan y être médecin du comte de Soissons ». Faisons toutes les réserves nécessaires à l'endroit de Gui Patin parlant d'un homme qui n'était pas son ami si nous voulons admettre cette histoire de querelles.

La coutume était, au xvii^e siècle, que les Grands eussent un médecin attaché à leur personne. Nous reviendrons sur l'attitude des médecins de Port-Royal dans cet emploi.

Victor Pallu resta attaché au comte de Soissons jusqu'à l'an 1644, où son maître périt à la bataille de la Marsée, près Sedan. Et cette mort le frappa. Elle fut pour lui l'occasion de revenir sur son passé. Il fut gagné par l'inquiétude.

On a tout dit sur ces revirements. Il n'est pas nécessaire de rappeler tous les grands noms du xvii^e siècle. Tant de personnages illustres et d'autres plus petits suivirent l'exemple de Rancé... Les nuits heureuses... puis le bonheur éternel. Pallu revint sur son existence, « qui avait été légère, dissipée et se ressentant du voisinage des Grands ». Il fit de sérieuses réflexions sur le néant de la vie et sur toutes choses qui nous attachent à elle. Il conçut le dessein de se donner à Dieu dans quelque retraite. Mais le monde qu'il avait aimé lui était cher encore. Tous les sentiments, toutes les hésitations qui l'agitérent alors, il nous les dit dans un poème écrit à Port-Royal, intitulé *Vale Mundo* et dans une lettre adressée de Port-Royal à l'un de ses amis, pour lui apprendre les raisons de sa retraite. Tourné le revit après la mort du comte de Soissons, faible et pratiquant encore la dissipation. Son bon cœur, ses qualités, lui avaient gagné de nombreux amis. Ces derniers le retinrent. S'il aimait le monde, il n'en était pas moins aimé.

Intérieurement, le désir de la retraite le poursuivait. Il s'ouvrit de ses desseins à l'évêque de Marseille, J.-B. Gault, qui était de ses proches. Une visite à son cousin fut projetée. Mais le saint homme mourut sur ces entrefaites. A ce même moment, étant allé à Paris pour ses affaires, Pallu, par l'entremise d'un ami de M. Gault, connut l'abbé de Saint-Cyran.

La direction de Saint-Cyran fut décisive. Pallu sut repousser l'offre d'un nouvel emploi à la Cour. Plein de pieux sentiments, l'an 1643 il fit un voyage aux Eaux-de-Forges pour y accompagner des Dames de Touraine. Il trouva là son salut.

en rencontrant M. Hillerin, curé de Saint-Merri, à Paris, et sympathisant des jansénistes.

Antoine Arnauld venait de faire paraître son livre, *De la fréquente communion*. Ce livre, encore en feuille, M. Hillerin le communiqua à Pallu et la lecture acheva de le convaincre de la nécessité de faire pénitence. Revenu à Paris, il fut le témoin des derniers moments de Saint-Cyran.

Huit jours après, en fin d'octobre 1643, le médecin Victor Pallu se retirait au monastère de Port-Royal-des-Champs.

Ceux que leur destinée appelait à dominer le ^{xvii}e siècle, les Solitaires de Port-Royal, vivaient alentour d'une abbaye de femmes, dans la vallée de Chevreuse, à quelque lieues de Paris. A la tête de ces religieuses : la mère Angélique Arnauld. A la tête des solitaires : le neveu de la mère Angélique, Antoine Le Maître. Cet avocat et conseiller d'Etat auquel tous les succès étaient promis s'était converti, en 1637, au grand étonnement du monde et de la Cour. Ce fut la grande conquête de Saint-Cyran. Le Maître entraîna dans sa retraite, aux premiers temps, son frère, M. de Séricourt, qui revenait de guerroyer, et un gentilhomme du Quercy, M. de Bascle. MM. Gaudon et Lancelot se joignirent à eux. Ainsi s'élabora cette réunion des premiers solitaires, qui connurent tant de vicissitudes, accumulées sur le monastère et sur eux-mêmes par la Cour. et par l'Eglise. Dispersion, emprisonnements interdits les persécutèrent injustement.

Mais lorsqu'on les connaît, lorsqu'on les aime, on ne peut s'interdire de penser avec Lavissee, ainsi que le rapporte M. Henri Brémond : « Port-Royal fut un des très rares endroits de la France où des êtres vécurent en ce temps-là une vie heureuse. » A cette vie, prirent part les médecins qui furent aussi des Solitaires : Victor Pallu, Jean Hamon, Hecquet. Dodart l'admira, mais sans en suivre les règles rigoureuses, ce fut seulement un ami. Le Maître, dans un mémoire imprimé en tête de l'ouvrage de Fontaine sur Port-Royal, nous en donne l'essence : « Ces solitaires n'ont d'autre qualité

que celle de chrétiens catholiques qui vivent en commun et s'efforcent, selon les exhortations de tous les pères et de saint Charles, d'imiter en quelque chose les premiers chrétiens. » M. Henri Brémond écrit : « Leur Thébaïde n'était pas une Thélème, ce n'était pas non plus une Trappe »⁽¹⁾. Nulle chaîne, sûrement, ne les retenait. Mais la volonté que leur donnait le désir d'être sauvés les faisait retourner à leurs cilices, à leurs disciplines. Et c'étaient les durs travaux manuels et les travaux de l'esprit; les veilles dans la prière et les longs offices commencés à l'aurore; l'humilité dans leur cœur et sur leur corps recouvert d'étoffes grossières; la charité; le jeûne. Ils n'avaient d'autre ambition que de gagner leur salut. Nous n'avons point de parti à prendre, mais n'oublions pas que Renan écrivit sur les solitaires cette phrase souvent répétée : « Qui admire et aime maintenant ces grands hommes d'un autre âge ? Nous autres, qu'ils eussent traités de libertins. » Et nous les admirons ! Tels furent ceux auprès desquels Victor Pallu devait finir sa vie, les imitant en toutes choses. L'esprit des solitaires nous est connu. Ces grands hommes qui forcent notre admiration s'éloignent de nous par cela même. Mais qu'importe si s'exalte la poésie dont chacun d'eux fut entouré.

M. le Maître reçut Pallu à Port-Royal-des-Champs. Le médecin ne pensait y rester plus de cinq à six jours. A quoi M. Le Maître répondit : « que si ce n'était pas Dieu qui l'amenait, il n'y demeurerait pas si longtemps; mais que si c'était Dieu, il y demeurerait plus de six mois ».

Pallu ne sortit point de Port-Royal jusqu'à sa mort. Du vallon, aux premiers temps, de sa retraite, il disait son adieu au monde. « *Vale mundo* », ce poème dont nous avons déjà

(1) Henri Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. IV, p. 247.

dit un mot, dévoile la sécurité dans laquelle se sent celui qui est devenu l'un des Messieurs.

Il s'exhorte à être le solitaire qu'il a imaginé. Mais nous lisons aussi : « Mes sens veulent encore être contents... Ah! monde !... » Il veut abandonner la médecine. Il l'apostrophe : « Tu enseignes à découvrir les maladies cachées de l'âme comme celles du corps. Tu apprends à rouvrir utilement les plaies bouchées avec une dangereuse précipitation; tu emploies avec succès le fer et le feu, tu sais guérir par des remèdes extrêmes les maladies extrêmes. Enfin, l'âme et le corps, lorsqu'ils sont unis ensemble, te doivent ordinairement la santé dont elles jouissent; mais tu fais un trafic indigne des dons du ciel, un intérêt mal entendu te les fait échanger contre des biens temporels. Je t'abandonne donc... Adieu ! » M. Pallu, avec moins de lyrisme, explique dans une lettre à l'un de ses amis qu'il a voulu seulement « se mettre en état de bien mourir ». Il ne veut pas se faire chartreux parce qu'il y aurait trop de difficultés pour lui dans les cloîtres. Mais il a « l'instruction et l'exemple de personnes approuvées par les gens de bien ». Encore faut-il qu'il lui reste un regret : celui de causer de la peine à ses parents et à ses amis.

Pendant sept ans, M. Pallu demeura dans la retraite. Il oublia le monde.

Le monastère de Port-Royal-des-Champs, que les religieuses avaient dû quitter depuis longtemps pour leur maison de Paris, abritait en 1643, lorsque M. Pallu vint s'ajouter à eux, cinq solitaires : Les deux Le Maître, leur cousin Arnaud de Luzancy, M. de Bascle et le cordonnier Charles de la Croix. « Ces cinq anachorètes, qui avaient pour chapelain un bon prêtre nommé M. Choissnel, s'étaient installés dans quelques chambres de l'abbaye déserte, où ils partageaient leur temps entre le travail et la prière. » ⁽¹⁾. D'autres pénit-

(1) Cécile Gazier, *Histoire de Port-Royal*, p. 99.

tents suivirent M. Pallu. Mais ce n'était pas encore la grande époque. La solitude se peuplait de MM. Wallon de Beaupuis, attaché aux Ecoles de Port-Royal; F. Visaquet; le Secq, de Porte, deux jeunes officiers; M. d'Andilly, et d'autres encore. Port-Royal était fourni de jardinier, d'homme d'affaire, de cuisinier, de cordonnier, de vétérinaire, de serrurier. M. Pallu devait être le premier médecin des solitaires et celui des religieuses de Port-Royal, lorsqu'elles revinrent au Champs, en 1647. Les Messieurs durent alors aménager les Granges, ferme qui, du haut de la colline, domine l'abbaye. M. Pallu abandonna aux religieuses le logis qu'il s'était fait construire sur un côté de la cour et que les solitaires appelaient le « petit Pallu », car cet appartement était petit et ramassé, en tout points comparable à la taille de son propriétaire, « qui avait tout petit hors l'esprit; petit corps, petit cheval, petit logis ».

On aimait fort à Port-Royal ce médecin si joyeux, qui, toujours, divertissait par l'agrément de ses entretiens et dont la charité était inépuisable. La mère Angélique, qui n'aimait pas cependant déléguer ses fonctions, l'avait chargé de s'informer des besoins des pauvres. M. Pallu, médecin de Port-Royal, leur était tout dévoué. Il faisait régulièrement ses tournées dans la campagne sur son petit cheval. Il entrait chez les misérables avec le bon sourire qui réconforte, qui masque une vérité cruelle. Et les humbles, comme les Solitaires, aimaient leur médecin. Les uns et les autres discutaient avec lui du nombre de saignées, des purgations. On pouvait toujours s'entendre avec cet homme facile, à la complaisance si grande. « Il n'avait rien de ce ton décisif et impérieux qu'ont d'ordinaire les médecins en visitant les malades », nous dit Fontaine, et ses ordonnances étaient toujours faciles. Ce modeste praticien du *xvii^e* siècle préparait mal ses clients à recevoir son successeur Jean Hamon, très savant et plus ferme d'esprit. Aussi lorsqu'il mourut le 22 mai 1750, après la première Fronde, fut-il très regretté. « C'était l'aimable frère de tous les pauvres », écrivait la mère Angélique. Et M. Le Maître disait encore de lui : « C'était un homme sage,

modéré, de bon esprit, d'une conversation agréable, et un exemple rare d'une profonde humilité. Détaché de l'argent et de soi-même, aimant passionnément cette sainte maison et nos sœurs, qu'il a servies avec une bonté extraordinaire, comme il a fait des pauvres de ce pays avec une charité fervente, qui l'a fait regretter de tout le monde. »

JEAN HAMON (1618-1687)

Deux mois après la mort de M. Pallu, un jeune médecin de Paris, déjà célèbre, arrivait à Port-Royal-des-Champs.

Jean Hamon naquit à Cherbourg, l'an 1618. Dès son enfance, il montra pour l'étude un goût exceptionnel. Ses parents l'ayant placé dans une institution, à 5 lieues de leur ville, il apprit avec beaucoup de soin le latin et le grec. Très tôt il connut l'Ecriture sainte. A toutes choses, il préféra dès lors la lecture des Proverbes de Salomon. Il en « cherchait le sens édifiant et le notait en marge du livre ». Il fit même un extrait des sentences qui lui paraissaient les plus belles et dont il pouvait comprendre le latin.

Ces détails, l'histoire de ses sentiments et de ses pensées, Jean Hamon nous les rapporte dans le petit livre intitulé : *Relation de plusieurs circonstances de la vie de M. Hamon, faite par lui-même*. Il nous confesse sa gourmandise et son orgueil. Au déclin de sa vie, ces défauts, qui avaient mis son âme d'enfant en péril, attristaient le doux solitaire.

Une adolescence studieuse le mena à Paris, au Collège d'Harcourt. Le docteur Lecharpentier, savant biographe, dans sa thèse sur Jean Hamon, a précisé ce point, demeuré obscur. Il appuie son affirmation sur la signature d'un poème écrit en 1644 intitulé *Victor Lemovix* et qui porte après le nom de Jean Hamon, son auteur, ces mots : *Ex Harcuriano* qui signifieraient : ancien élève du Collège d'Harcourt.

Vers 1640, étant à Paris, Jean Hamon fut, dit-on, choisi pour être le précepteur du jeune Achille de Harlay, futur président du Parlement de Paris. Nous devons corriger cette assertion. Achille de Harlay, né en 1639, était trop jeune pour

avoir un précepteur aussi savant que l'était Jean Hamon. Il s'agit, sans doute, d'une protection que lui accorda la famille de Harlay. Ces « personnes de mérite », qui avaient remarqué ses talents, l'encourageaient à faire ses études en médecine.

Il prit ses degrés de 1644 à 1646. Bachelier en 1644, licencié et docteur en 1646, sous Jean Piètre. Ses thèses obtinrent un succès très vif. Elles lui valurent d'être connu aussitôt pour la grande érudition qu'il déploya dans la soutenance de ces propositions :

Obestne Πολυπραξία felicitati ingenii ?

Una deformitas sine morbo ?

An una bene valendi ratio mediocritas ?

Après son doctorat, sa renommée le fit choisir pour remplir les fonctions de paranymphe de la licence précédente. Le doyen de la Faculté, qui devait jouer ce rôle, l'abandonnait volontiers à ceux que désignaient leur culture et leur éloquence. Cette allégorie figurait les épousailles des nouveaux licenciés avec la Faculté. Le paranymphe était le garçon d'honneur et prononçait l'éloge de la Médecine ou de la Faculté.

Jean Hamon triompha encore.

En 1645, il prononça, au nom de la Faculté, l'oraison funèbre de M. Amelot, premier président de la Chambre des enquêtes, qui avait soutenu l'Université contre l'abbaye de Saint-Germain, dans une affaire de délimitation du pré aux clercs.

Jean Hamon, étudiant, possédait l'admiration et l'amitié de tous les docteurs. Médecin, il fut aussitôt très recherché des habitants de Saint-Merry, car il exerça à Paris, sur cette paroisse, connaissant tous les agréments du monde, tous les sourires de la vie.

« C'est alors, vers l'âge de trente et un ans (1649), qu'il se sentit violemment poussé de Dieu », écrit Sainte-Beuve. Jean Hamon se plaça sous la direction du curé de Saint-Merry,

M. Duhamel, qui succédait à M. Hillerin, et grand admirateur de la fréquente communion.

Pour soumettre cet esprit, deux longues années furent nécessaires. Hamon s'était engagé, entre temps, dans un projet de mariage avec la fille d'un confrère parisien. Il hésitait. Mais le projet fut rompu. M. Duhamel avait déjà confié son pénitent aux directives de M. Singlin. Ce dernier venait de prendre auprès de Port-Royal la place que la mort de Saint-Cyran y avait laissée comme confesseur.

Plus fermement, Hamon envisagea la retraite. Il entra en pourparlers avec le prieur d'une chartreuse. Mais, n'obtenant point de réponse, il renonça. Depuis longtemps, il eût souhaité de se retirer à Port-Royal-des-Champs. Il se jugeait indigne de ces « Messieurs », dont la renommée était grande, qui vivaient dans la Thébaïde.

« Il arrivait à Port-Royal-des-Champs dans l'intervalle des deux Frondes, vers juillet 1650, et quand le Désert était dans sa plus belle floraison chrétienne. » (1).

Arnauld, qui s'était retiré à la ferme des Granges, en 1648, fut son premier maître. M. Hamon ne vint pas en médecin chez le solitaire. Tout comme l'avait souhaité M. Pallu au début de sa retraite, il voulut abandonner sa profession. Les nécessités de la vie en commun transformaient en artisans ceux dont l'humilité s'accordait de pénitence. Chacun se dévouait et mettait tout son cœur à le faire : M. Hamon suivit l'exemple, dans ce temps, de MM. Jenkins, un gentilhomme anglais, du Mont Akakia, de Barcos, le marquis de Sévigné, Thomas du Fossé, de Bagnols, de Bernières. Il s'occupa aux travaux des champs, rentrant dans la voie de la pénitence, du repentir. Il posséda la quiétude. « En arrivant à Port-Royal, écrit-il, j'observai tout ce qui s'y passait, et je puis rendre ce témoignage que je n'y ai vu personne, dans quelque emploi que ce fut, que je n'en fusse consolé. » Lui, veut seulement sa

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*.

place dans le bagage de l'armée : *Inter impedimenta exercitus*.

Très vite, les besoins des Solitaires éloignèrent M. Hamon des durs labours. Il dut reprendre l'exercice de la médecine, et c'est comme médecin de Port-Royal qu'il s'illustra autant qu'il contribua à illustrer le saint Désert.

La guerre sévissait autour de Paris en 1652. Les religieuses avaient quitté les Champs pour leur maison de Paris. Les Solitaires se retranchèrent à Vaumurier, chez leur voisin, le duc de Luynes.

Les privations, les rigueurs de l'hiver, lorsque la paix fut revenue, amenèrent un grand nombre de maladies aux Granges et dans le voisinage. M. Hamon s'épuisa dans de longues courses à travers la campagne. Les Solitaires, durement atteints, n'avaient pas moins besoin de ses services. Mais, à Port-Royal, on n'était pas habitué au langage autoritaire de la Faculté. M. Pallu plaisantait couramment les malades qui obtenaient de lui la remise de quelque saignée, beaucoup plus aisément qu'ils ne l'obtinrent jamais de M. Hamon. Avec lui, « il ne fallait plus qu'obéir et attendre avec une humble soumission tout ce qu'on ordonnait » (1). Il épargnait peu le sang et le séné, « prenait un air sérieux et un ton grave, faisait sonner la qualité de docteur en médecine et les 4.000 livres qu'elle lui avait coûté. On ne laissait pas de regarder cela comme un petit joug. » (2). Il y eut parmi les solitaires une petite révolte contre l'autorité de M. Hamon. M. d'Andilly, sur ces entrefaites, amena à Port-Royal un certain M. Duclos, qui séduisit facilement tous les Messieurs. Cet empirique, par le moyen d'une pilule, guérissait de tous les maux. Ce ne fut pas tout, car M. de Luynes, à son tour, vanta un certain M. Jacques qui avait quelques secrets et lui avait beaucoup adouci les douleurs de la goutte. Cet homme avait une poudre merveilleuse. Chacun aussitôt d'employer tout son crédit pour

(1) Fontaine, *Mémoire*, p. 59.

(2) *Id. et ibid.*,

avoir en réserve poudres et pilules, en prévision des maladies qui viendraient.

M. Hamon souffrait de voir dédaignée la bonne parole de la Faculté. Il continuait ses visites dans la campagne et s'était déterminé au silence, « qui est un remède innocent et qui ne gâte rien » (1). Il ne put s'empêcher d'avouer à M. de Saci « qu'il s'était bien trompé et qu'au lieu de trouver des personnes parfaitement chrétiennes comme il se l'était promis, il était surpris d'en trouver même qui n'étaient pas bien raisonnables ». Ceci est rapporté dans les *Mémoires* de Fontaine.

M. de Saci rétablit l'ordre. Les empiriques furent chassés et M. Hamon demeura.

Pendant de longues années il servit, comme l'avait déjà fait M. Pallu, les paysans, les religieuses et les solitaires. Deux fois par jour, il visitait les religieuses. Dans l'infirmerie du monastère, il aidait les pénitentes à supporter chrétiennement les maladies. La mère Angélique le rappelait à l'ordre s'il proposait un peu vite de rompre l'abstinence ou le jeûne pendant le carême : « Vous avez grand tort, Monsieur, de ne considérer à qui vous parlez » (2), lui disait-elle. M. Hamon raconte : « Lorsque je faisais des digressions et que j'étais trop long, elle m'en vertissait en me faisant taire, et elle me renvoyait tout d'un coup quand la pensée lui en venait... » (3).

Il fut de plus le médecin attitré de Mlle de Vertus, l'amie de Mme de Longueville, lorsque cette dame se retira dans l'hôtel qu'elle avait fait bâtir sur les dépendances du monastère.

Il entra dans les cabanes puantes des pauvres de la campagne « avec plus de respect que les médecins des rois n'entrent dans leur Louvre » (4). Il allait très loin dans les environs porter ses secours. En chemin, il avait pris l'habitude de lire la Bible. Et la pensée lui revenait souvent que ce n'est point le mal que nous découvrons qui cause notre mort. A

(1) Hamon, *Relation de plusieurs circonstances de la vie de M. Hamon*, p. 13.

(2) Mère Anélique de Saint-Jean Arnauld, *Mémoires*, t. III, p. 35.

(3) *Relation de plusieurs circonstances de la vie de M. Hamon*, p. 10.

(4) Fontaine, *Mémoires*, p. 293.

la fin de sa vie, M. Hamon faisait ses visites monté sur un âne. Un pupitre était fixé à la selle, pour lire plus aisément le livre, qui, pendant le temps de sa retraite, l'accompagnait à travers les chemins.

Sur la vie de M. Hamon à Port-Royal, les *Mémoires* nous donnent beaucoup de précisions.

Si M. Pallu laissa le souvenir d'un souriant solitaire, d'un médecin jovial, charitable et bon, M. Hamon fut le médecin de Port-Royal par excellence. Sa vie est plus intimement liée à l'histoire du monastère. Il connaît toutes les heures de Port-Royal, les bonnes et les mauvaises, et, lorsqu'il mourut, Port-Royal finissait. Nous devons considérer M. Hamon, non seulement comme un médecin, mais encore comme l'un des directeurs ayant participé de la vie spirituelle du monastère. En 1679, lors de la persécution des Solitaires, M. Hamon resta auprès des religieuses en qualité de médecin, tandis que ses amis étaient dispersés. Des gens d'armes avaient occupé le vallon. M. Hamon fut étroitement surveillé, mais il ne parvenait pas moins à encourager secrètement ses sœurs, à leur porter les paroles de réconfort. A cette époque, il fut le véritable directeur de ces consciences déssemparées. Il leur fournissait de saintes réflexions pour les soutenir dans l'extrême abandon où elles étaient réduites. « N'est-ce pas un trait bien singulier de la Providence... que, pendant que tous les gens de bien sont éloignés de la communauté, Dieu, qui se joue des méchants, leur inspire le dessein de lui laisser un médecin aussi intelligent dans la médecine des âmes que dans celle des corps... » (1).

Si M. Hamon écrivit, ce fut encore pour aider ces âmes. Il composa quelques traités de prières, une explication du Cantique des cantiques, la *Pratique de la prière continuelle*, un petit livre sur la solitude, les *Principes de conduite dans la défense de la vérité* entre autres. C'est M. de Sainte-Marthe qui l'engagea à écrire. « En lisant quelques-uns de ses pas-

(1) Besoigne, *Histoire de Port-Royal*, IV, p. 266.

sages, on se prend à regretter que M. Hamon n'ait jamais songé à être ce qu'on appelle un écrivain. » ⁽¹⁾. Mais chez les écrivains jansénistes l'utilité morale et pratique bannissent l'art.

M. Hamon, toutefois, nous offre bien mieux dans ses écrits qu'une « exactitude sèche et triste ». Rien qui fût marqué de la moindre contrainte dans ses *Lettres*, dans la *Relation des circonstances de sa vie*; mais une sensibilité que l'on ne retrouvera guère dans les divers ouvrages de Port-Royal, où la gravité et la grandeur, pareilles chez les « Messieurs », donnent une marque impersonnelle et sans joie.

M. Hamon, solitaire de Port-Royal, fut édifiant dans ses écrits, comme dans sa vie magnifique de médecin savant et charitable. Dans le saint Désert, sa ferveur le fit admirer des autres pénitents ses frères. « Il vivait au milieu de ceux qui habitaient ce désert comme s'il eût été seul » ⁽²⁾, pratiquant le silence et la mortification. Pendant les longues années de sa retraite, un galetas lui servit de chambre. Ses occupations médicales, l'obligeant à monter et à descendre si souvent, ne lui firent jamais renoncer à cette incommodité. Il ne voulut point se laisser amollir par la douce chaleur d'un feu de bois malgré la rigueur des hivers. Et même dans le temps de sa vieillesse, ses membres las, refroidis aux vents et aux pluies de la campagne, ne connurent plus ce réconfort.

La nuit, il se levait à 1 heure, sonnait les matines, assistant ensuite à cette cérémonie, qui était chantée à 2 heures par les religieuses. Après quoi, il travaillait. Le temps qu'il accordait à son sommeil fut toujours minime, encore se reposait-il sur un ais placé au milieu de son lit. Après matines, pour lutter plus efficacement contre le sommeil, il écrivait : « Ecrire, c'est-à-dire vivre sans vivre, s'occuper de soi et s'oublier... » ⁽³⁾. D'heure en heure les cérémonies religieuses

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, IV, p. 303.

(2) Du Fossé, *Mémoires*, p. 110.

(3) Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. IV, p. 249.

l'appelaient dans l'église du monastère. Nous l'avons vu visitant deux fois tous les jours l'infirmerie des religieuses, faisant ses visites aux pauvres, qu'il aima. Pour eux, il se priva du repas très frugal que l'on déposait à la porte de sa chambre, car il avait voulu manger seul depuis fort longtemps.

Il cachait sa nourriture et la portait aux pauvres, leur faisant promettre de ne rien révéler de cette aumône et les menaçant de ne pas la continuer. Pour lui il parvenait à dérober un peu de pain destiné aux chiens.

Lorsqu'il pouvait demeurer aux Granges, il occupait son temps à prier, à méditer sur un livre saint, tout en tricotant. Il aimait ce travail, qui occupait ses mains, laissant libre sa pensée.

Tous les mémoires nous rapportent les détails de son costume. En cela même il se différenciait des autres solitaires, par la simplicité, par la pauvreté, dont certains de ses amis rougirent pour lui. Sa mise était semblable à celle des paysans : étoffes grossières, bas de toile; on dit à la Faculté qu'il n'avait plus d'un médecin que la grande charité et la profonde science.

Il revint en effet parmi ses confrères, à Paris, chaque fois où il fut appelé à argumenter une thèse.

On ne pouvait manquer à ces cérémonies sans être rayé des registres de la Faculté. M. Hamon parut toujours avec éclat dans ces joutes oratoires. L'an 1687, au mois de janvier, il présida à la thèse du fils de son ami Dodart, qui proposait aux disputes le sujet : « *An in tanta multitudine medentium pauci medici.* » M. Hamon s'était épuisé à relire Hippocrate, Galien, Alexandre de Tralles. Dans ses pauvres habits, il occupa la place d'honneur au festin qui suivit la thèse, mais sans toucher à ce qui lui fut servi.

Il revint à Port-Royal à pied, comme il en était venu, et par un temps fort mauvais. Le bon M. Hamon fut attaqué d'une pleurésie.

Malgré son mal, les jours suivants, il voulut parcourir la campagne. L'hiver était cruel, et les misérables manquaient

de ses soins. M. Hamon se dévoua encore. Terrassé, lorsqu'il se coucha dans son galetas, ce fut pour attendre la mort. Il consentit, après qu'on l'eut bien supplié, à ce que l'on allumât un peu de feu. Dodart, son ami fidèle, restait à son chevet. Car M. Hamon fut un fort mauvais malade, admettant les remèdes parce qu'il voulait contenter ceux qui l'aimaient, mais lui s'abandonnait déjà. Le 22 février, au soir, il voulut qu'on le laissât seul. On l'entendit plusieurs fois répéter le mot : silence... et il mourut.

« C'était un des beaux esprits et des hommes les plus savants de son siècle. Très profond théologien qui savait admirablement couvrir sous la figure de la médecine corporelle les plus grandes vérités de la religion et de la médecine spirituelle qui regarde les âmes. » Nous ne savons rien de mieux que cette citation de Thomas du Fossé, pour résumer un éloge du médecin Solitaire, si l'on sait que Jean Racine, dont il avait été le précepteur à Port-Royal, voulut être inhumé au pied de sa tombe.

LES MEDECINS AMIS DE PORT-ROYAL

I

Philippe HECQUET (1661-1737)

Avec M. Hamon finit l'époque des médecins solitaires. Port-Royal entraît déjà dans les années obscures qui devaient le perdre. De par la dispersion ou la mort des maîtres, l'essor était brisé. La Cour croyait aux conspirations des jansénistes. La tendresse de Jean Racine était impuissante à sauver ses amis.

Depuis 1679, il était demeuré très peu de personnes au saint Désert, hors quelques-unes qui étaient pour le service de la maison. Les religieuses, les Solitaires, avaient perdu leur médecin. Denis Dodart, l'ami de M. Hamon, était retenu à Paris et ne pouvait venir que très irrégulièrement donner ses consultations.

Aussi, en 1688, Mlle de Vertus appela comme son médecin particulier, pour résider aux Granges, un médecin de Paris qui était promis au plus bel avenir : Philippe Hecquet. C'était le fils d'honnêtes marchands d'Abbeville, où il était né, en l'an 1661. Rien ne fut négligé pour sa première instruction qu'il fit auprès d'eux. Il apprit les principes d'une vie chrétienne, les belles lettres, lorsque lui vint le goût de l'état ecclésiastique.

Il partit, à l'âge de 17 ans, pour étudier la philosophie à Paris, au Collège des Grassins. Les années 1680 et 1681, il prit, sur la théologie, les leçons de la Sorbonne et du Collège de Navarre. Sans les exhortations d'un oncle, dont on dit

qu'il fut aussi profond théologien qu'habile médecin, Philippe Hecquet n'eût jamais franchi le seuil de la Faculté. L'oncle sut être éloquent, plaider en faveur de la médecine auprès de ce neveu qui penchait vers la cléricature. Dès 1682 et 1683, Hecquet commençait à la Faculté de Paris l'étude de la médecine. On ne sait pour quelles raisons il prit à Reims ses degrés de doctorat, le 4 juillet 1684. La même année, le jeune médecin exerçait à Abbeville où, déjà, il gagnait toutes les confiances. Son avidité de savoir lui fit bientôt juger qu'en province il n'apprendrait pas avec toutes les facilités dont il eût pu disposer à Paris. Il retourna dans cette ville, où une très bonne réputation le précédait.

Ayant obtenu son titre de docteur à Reims, n'étant pas diplômé par la Faculté de Paris, il n'eut pas, de ce fait, l'autorisation d'exercer soit à Paris, soit dans la banlieue. Pour tourner la difficulté, il se fit agréer de la Chambre royale des médecins. Cette assemblée groupait, sous la présidence de Daquin, médecin du roi, ceux qui venaient de la Faculté de Montpellier ou des autres Facultés de province. Les membres de cette Chambre royale, qui ne fut jamais reconnue officiellement, pouvaient exercer sans ennuis. Daquin mort, son autorité ne la protégeant plus, la Chambre fut réduite à néant par la fureur de la Faculté de Paris, qui voulait garder intacts ses privilèges. Hecquet ne pouvant à nouveau travailler dans Paris, hésitait pour savoir si le retour dans sa Picardie ne serait pas plus sage, lorsqu'il fut appelé à Port-Royal par Mlle de Vertus, en 1678.

Il accepta par amour pour les pauvres et parce qu'il avait l'exemple d'un grand médecin. Il fut à Port-Royal tel qu'y avaient été MM. Pallu et Hamon. Dépensant son activité dans le service des religieuses et des pauvres de la campagne, ajoutant l'étude à la pratique des austérités, pendant plus d'un an, il dormit sur une chaise. Et le temps qu'il accordait au sommeil fut toujours très court. Ces pratiques l'épuisèrent. Il dut son salut à sa jeunesse.

Sur le temps que M. Hecquet passa à Port-Royal, il est fort

peu à dire. Les solitaires avaient déserté le vallon des Champs. La magnifique ardeur des débuts se mourait. Les mémoires nous renseignent mal sur cette époque. Plus de noms illustres. M. Hecquet ne rencontra guère que des personnes aujourd'hui oubliées. Mais nous pouvons imaginer sa vie de pénitent puisqu'il essaya d'égaliser son prédécesseur dans la pratique des austérités. Sa faible constitution ne lui permit donc pas de persévérer. Il tomba malade et reçut même les sacrements. Ses amis le pressaient de retourner à Paris. Mais il le fit seulement après la mort de Mlle de Vertus, qui survint le 21 novembre 1693. Une lettre de cette amie de Port-Royal à Hecquet, dont le père venait de mourir, nous montre tout l'attachement qu'elle porta à son médecin : « Je vous conjure d'attendre de moi toute la tendresse et tout le service que vous pouvez attendre d'une vraie mère... » De même les sentiments de la communauté dans cette occasion disent combien M. Hecquet sut tenir la place laissée par M. Hamon dans le même esprit de dévouement et dans les mêmes intentions spirituelles.

L'an 1693, il revint à Paris. Pour éviter les ennuis dont il avait déjà souffert, Hecquet, âgé de 33 ans, se remit sur les bancs de la Faculté pour conquérir le droit d'être médecin à Paris.

Il recommença ses études en 1694. Pour la seconde fois, il les termina en 1697. Son attitude l'avait désigné à l'attention. Ayant obtenu son titre brillamment, il fut nommé professeur des Ecoles pour y enseigner la matière médicale.

Les succès commencèrent dès lors. Ses confrères le consultaient. Il devint le médecin d'Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, et plus tard de la princesse après la mort de son mari. Il fut aussi le médecin ordinaire de la princesse de Vendôme.

En 1712, ses collègues le nommèrent doyen de la Faculté. Il déploya une très grande activité pendant son décanat, montrant une grande largeur d'idées en maintes circonstances. Il travailla à une nouvelle édition du Codex, proposant de

nouveaux règlements, concevant de bâtir de nouvelles écoles.

Hecquet n'allait pas sans joindre à son art tout le zèle méritoire d'un médecin chrétien. Le commerce des Grands le laissa humble, au lieu de l'enorgueillir. Il sut ne jamais solliciter autrement que pour les autres et se garder de devenir courtisan. Dans les maladies, ainsi que ses préceptes le lui commandaient, il essayait de convertir ou de ramener à Dieu ceux qui s'en étaient éloignés. Sans doute fut-il plus aisé de conduire un malade croyant, une religieuse ou un Solitaire de Port-Royal, plutôt qu'un prince de Condé. C'est pourtant ce qu'il advint. Dans la maladie dont le prince mourut, ses confrères l'admirèrent fort pour avoir seulement osé lui dire que le moment était venu d'accomplir son devoir de chrétien. Mais les moments les plus graves n'étaient pas ceux qu'il choisissait particulièrement pour affirmer son zèle. On rapporte qu'un soir de carême, étant chez la princesse de Condé, il vit la table si abondamment chargée qu'il ne put s'empêcher de faire remarquer combien cet exemple était pernicieux pour ceux qui entouraient la princesse. La loi du jeûne était dangereusement violée. On répara cette faute sur ses instances.

Fidèle à ses principes, Hecquet fut aussi le médecin des pauvres. Vers eux allait sa préférence. Il les recevait toujours chez lui, leur donnait quelque aide. En 1710, il fut choisi comme le médecin de l'Hôpital de la Charité. Ce poste lui donna le plus de joie, sa charité trouvant un exercice continu où s'appliquer.

Longtemps il voulut imiter la vie des humbles qu'il aimait. Il s'accommoda d'une simplicité méprisée de beaucoup de ses confrères, faisant ses visites à pied, autant que cela lui fut possible, puis usant d'un cheval et, plus tard, d'une chaise roulante et d'un carrosse. Ce carrosse lui tenait lieu de cabinet de travail, « il s'y livrait à l'étude avec autant d'application qu'il eut fait chez lui ». Cette gradation suivit celle de ses inconvénients.

Vieilli, malade, Hecquet se retira chez les carmélites du

faubourg Saint-Jacques. Depuis trente ans, il les soignait. Il conservait de son passage à Port-Royal un goût pour la retraite et la pénitence. Sa vie s'était écoulée dans le cadre de principes chrétiens, il se mua en pénitent. Il recevait encore la visite des pauvres et ne vit plus qu'eux dans ses dernières années.

Il mourut le 11 avril 1737.

II

Denis DODART (1634-1707)

Si Jean Hamon est le type du médecin solitaire, Denis Dodart représente le véritable médecin ami de Port-Royal. Les qualités si semblables de ces deux hommes les unirent profondément. L'esprit que M. Hamon porta dans le désert de Port-Royal, Dodart le porta à la Faculté, à l'Académie, à la ville et à la Cour.

Il naquit à Paris, en 1634, d' « honnêtes bourgeois ». Ses premières études furent aussi brillantes que nous l'avons dit de celles de MM. Pallu, Hamon, Hecquet, mais d'une plus grande étendue, puisque, s'il savait parfaitement le grec et le latin, il excellait dans le dessin, la musique et les instruments.

Ayant étudié le droit, ayant exercé au barreau de Paris, les sentiments religieux qui l'animaient le poussèrent à chercher une autre voie. Il choisit celle du dévouement : la Médecine, faite d'innombrables occasions d'exercer la charité, l'attira. Il commença son étude en 1658, prit sa licence en 1660 et, le 18 octobre de la même année, fut reçu docteur, ayant soutenu comme thèses de réception : « *Ergo in hydropo mittendus sanguis.* » « *Ergo febribus balneum.* »

Tous les biographes rapportent à son sujet le mot de Gui Patin : « M. Dodart, âgé de 25 ans, est un des plus sages et des plus savants hommes de ce siècle; ce jeune homme est un prodige de sagesse et de science, *monstrum sine vitio.* »

Ses études terminées, ayant fait l'admiration de ses mai-

tres, le monde le reçut. Mais ses offres lui semblèrent dange-reuses. Etre le médecin des grands, ainsi qu'on le lui proposa, c'était abandonner ses études, aliéner sa liberté et, surtout, vivre bien autrement que ses préceptes religieux ne le lui permettaient. Ce détail a son importance. Pour l'époque, le refus de s'attacher à un comte de Brienne marque une indé-pendance de bon aloi et la rigidité des principes qui guident son existence. Le voisinage des princes est combien perni-cieux ! Cependant, la voie de Dodart était tracée. On ne le vit point seulement exerçant dans quelque quartier de Paris : ayant écarté quelques sollicitations, il sut enfin choisir et devint le médecin de Mme la duchesse de Longueville. Vers 1660, la belle frondeuse et maîtresse repentie de La Roche-foucauld commença de mener une vie retirée, préparant sa conversion. Elle offrait dès lors les qualités que Dodart jugeait indispensables. Les ayant reconnues dans la belle-sœur de la duchesse, princesse de Conti, il accepta de servir ces deux dames.

Mme de Longueville s'étant retirée à Port-Royal, son mé-decin, très souvent, eut l'occasion d'aller la visiter dans sa retraite. De ce temps naquit l'amitié de Dodart pour les Jansénistes. Il connut M. Hamon. Et ce bon médecin ne put manquer de le séduire par son esprit, ses connaissances médicales, l'exemple de sa vie de charité. Marié, élevant un fils, il ne se sentait point le goût de devenir un solitaire. Il s'efforça de vivre selon les règles les plus rigoureuses des chrétiens, comme peut en témoigner l'observation du Carême qu'il pratiquait et dont le jeûne lui servit dans une expérience médicale.

Etant devenu le médecin de Louis XIV, cet homme de mérite, sérieux et austère, servait de toute son influence la cause janséniste. Il attesta de son autorité les nombreuses guérisons surnaturelles qui survenaient à Port-Royal. Il fut, avec Hecquet, le médecin de Nicole et, surtout, l'ami du grand Arnauld. Il défendit à la Cour l'auteur de la *Fréquente Com-munion*, et usa de son crédit auprès des personnes en vue

pour tenter de lui épargner quelque nouvelle persécution. De nombreuses lettres d'Arnauld à Dodard en font foi.

Racine l'eut de ses amis, ainsi que Boileau.

En 1673, il fut nommé comme membre de l'Académie des Sciences. Ses travaux sur la botanique avaient été appréciés de cette compagnie. On doit louer la modestie qu'il observa dans son nouveau rôle. Ce fait que l'on rapporte doit-il laisser entendre que, parmi les académiciens, c'était chose rare ? Toutefois, cette qualité ne peut nous surprendre chez Dodart, « naturellement droit et noble », de même que nous n'avons pas retrouvé le moindre écrit où il pût être blâmé en médecin de Cour. Et l'on sait combien cet emploi fut jugé sévèrement. Il n'est pas un seul fait qui puisse, dans sa vie ou dans l'exercice de sa profession, éloigner des règles ce médecin de Port-Royal.

« La Cour, l'Académie, son cabinet, rien ne l'empêchait de suivre les mouvements de sa charité pour le prochain. Il était le médecin d'un très grand nombre de pauvres. Sitôt que les nécessités de quelque misérable l'appelaient, il y courait sur le champ, comme s'il n'eut point eu d'autre affaire. » ⁽¹⁾.

Il vécut pour l'édification de ses contemporains, et sa mort n'est pas moins belle que sa vie. Un jour d'automne, étant âgé de 73 ans, recru de fatigue par ses longues courses chez les pauvres, n'ayant pu trouver le temps nécessaire pour manger depuis le grand matin, il rentra chez lui vers les 5 heures, transi de froid. Une fluxion de poitrine l'emporta en dix jours. Il mourut le 5 novembre 1707.

Nous n'avons pas voulu, ici, faire une biographie des médecins de Port-Royal, mais seulement, en disant quelques traits de leur vie, faire ressortir l'essentiel de leur caractère, afin d'illustrer notre chapitre sur les règles morales de la pratique médicale au xvii^e siècle.

(1) Nécrologe de Port-Royal.

LA MEDECINE AU XVII^e SIECLE

La science médicale des médecins de Port-Royal est celle que dispensait la Faculté de Paris au xvii^e siècle. S'ils pratiquaient en médecins instruits, selon les préceptes, soucieux de connaître, ils suivaient l'évolution des idées de leur temps. Il faut l'avouer, ces idées ont été critiquées, ridiculisées même, et plus qu'il n'était de raison. Le rire de Molière n'est pas indifférent à cette injustice. Nous devons marquer plus d'indulgence à l'égard d'une page de l'histoire de la médecine française.

Le xvii^e siècle, que domine la découverte de la circulation du sang par Harvey, admet comme les seuls maîtres Hippocrate et Galien. La base de l'enseignement médical est l'Humorisme. Mais la chimie, introduite dans la médecine par Paracelse au siècle précédent, se développe, en même temps que les influences de la physique deviennent prépondérantes.

L'Humorisme, avec Hippocrate et Galien, admet un principe général, qui est la nature. L'esprit est ce qui donne le mouvement : c'est une matière qui tient de la nature, de l'air, d'où il tire son origine et qui est répandu par tout le corps. Galien reconnaît trois sortes d'esprits. Le premier est l'esprit naturel, vapeur subtile du sang. L'esprit vital est le premier esprit auquel s'ajoute l'air respiré. L'esprit animal, enfin, provient de la transformation dans le cerveau de l'esprit vital.

La nature possède des facultés. Elles résident dans les parties où les esprits se forment. La faculté vitale est dans le cœur, la faculté animale est dans le cerveau, la faculté naturelle est dans le foie.

On décrit les humeurs, qui comprennent : le sang, la pituite ou phlegme, la bile jaune, la bile noire ou mélancolie. Dans la santé, les humeurs sont entre elles en juste proportion; dans la maladie, elles sont en quantité moindre, ou encore plus abondantes. Les parties organiques restent unies et liées à l'état normal.

Des causes extérieures produisent les maladies, qui sont : l'air, ce que nous mangeons, ce que nous buvons, le sommeil, les veilles, l'exercice, le repos, les choses qui sortent de notre corps, celles qui sont retenues, la rencontre des corps étrangers.

Ces causes extérieures mettent en mouvement les causes internes, produisant la pléthore ou la cacochymie.

Les maladies sont ordinaires, à certains lieux, ou endémiques, se déplacent d'un lieu à l'autre, épidémiques, elles peuvent être encore dispersées. Certaines sont héréditaires.

L'évolution des maladies comprend : le commencement, l'augmentation, le plus haut degré suivi de la crise, le déclin.

Les fièvres sont causées par la putridité. Dans les esprits siège la fièvre éphémère, tandis que la fièvre putride siège dans les humeurs, et l'hectique dans les solides.

La nature, dans la maladie, s'emploie pour ramener dans l'ordre les humeurs. Son moyen est la coction. Ce qui est superflu est évacué par le ventre (flux de ventre), le vomissement, la sueur, l'urine, l'abcès.

Pour faire une bonne crise, ou jugement, les petites évacuations ne sont point suffisantes, elles ne peuvent ramener la crase, qui est la juste proportion des humeurs.

Chaque maladie possède ses signes particuliers. Par le raisonnement ajouté à l'observation de ces signes, on fait un pronostic. Il convient d'examiner le visage du malade, ses yeux, sa position; on note s'il a du délire et quel sont les types de la respiration et du pouls. On ne doit pas oublier de jeter un regard sur les urines, les matières, les crachats, les sueurs, la salive, le pus.

Et de ces conceptions trop résumées découle une thérapeutique peu complexe.

Parfois, la nature, faisant les efforts nécessaires pour combattre le mal, il suffit, sans intervenir d'observer cette lutte.

Le médecin, dans les autres cas, doit seulement aider la nature. Le principe est que les maladies provenant de la réplétion se traitent par les évacuations, les maladies provenant de l'évacuation se traitent inversement par la réplétion.

Le régime est à la base du traitement. Dans les maladies aiguës, les fièvres, deux fois par jour on donnera un bouillon d'orge mondé, ou ptisane. On permettra de l'eau additionnée d'un peu de miel, et parfois un peu de vin.

Dans les maladies chroniques, on s'aidera du lait ou du petit-lait.

Les médicaments actifs sont donnés pour délivrer la nature d'humeurs trop abondantes. La purgation est réalisée avec : l'ellébore blanc, l'ellébore noir, le suc de concombre sauvage, la coloquinte, la scammonée, le pavot blanc.

L'indication de purger est formelle : il faut attendre que les humeurs soient cuites. Par conséquent, au début d'une maladie, sauf si les urines sont troubles, on s'abstient. On peut réaliser une purgation par le haut au moyen de vomitifs. On donne l'ellébore blanc, le tartre, le mercure doux.

Pour aider à l'évacuation, on use de suppositoires au miel, à la coloquinte, de lavements à la décoction de blètes, au miel, à l'huile.

Enfin, la saignée détourne ou rappelle le sang s'il se porte en d'autres lieux, lui procure un mouvement, ôte en même temps le superflu putride.

Dans les grandes douleurs, les inflammations, on ouvre la veine la plus proche de l'endroit douloureux.

Veut-on produire une action sudorifique : on prescrit de manger de la farine cuite, après quoi de boire du vin et, s'étant bien couvert, de se reposer.

Le bain, l'ail, le concombre, le melon, le vin de cantharide, servent de diurétiques.

Le pavot provoque le sommeil.

Telle est, au ^{xvii}^e siècle la doctrine tenue seule pour vraie

par la Faculté de Paris. Dans le même temps, en France, et surtout à l'étranger, on soupçonne « que l'antique n'a peut-être pas tout laissé » (1). Déjà le siècle précédent avait apporté la chimie. Au xvii^e, elle est entièrement dégagée des pratiques mystérieuses des alchimistes contemporains de Paracelse. On parle de médecins chimistes : Sennert en Allemagne, Deleboë en Hollande, Willis en Angleterre, Von Helmont à Bruxelles. En France, c'est Lazare Rivière, qui introduit la chimie dans la Faculté de Montpellier. Ces chimistes essaient de préciser les points obscurs. Willis, notamment, s'intéresse au mécanisme de la production des fièvres. Ce ne sont que fermentations, qu'explosions de sels avec les esprits animaux. L'admiration passive des anciens est secouée. On combat pour l'antimoine, le précieux métal découvert par un moine bénédictin du xvi^e siècle. On ne peut constater sans amertume le rôle négatif, jusqu'au ridicule, de la Faculté de Paris dans ces mouvements. Les nouveautés sont combattues par principe, avec le plus outrageux des parti-pris. En 1613, la Faculté décrète, par exemple, que l'antimoine est un poison. Théophraste Renaudot, le gazetier, qui défendait ce médicament en médecine chimiste de Montpellier, attire sur lui et sur sa descendance la malédiction des maîtres parisiens. L'antimoine n'est donné qu'au titre de vomitif. Dans le fond, tout le monde est d'accord pour évacuer l'humeur peccante, d'où la saignée et les vomitifs et les purgations préconisées par les chimistes.

Les médecins Hippocratiques éclairés, ne repoussant point systématiquement les idées nouvelles, forment le groupe des médecins traditionalistes ou cliniciens. Le chef est l'Anglais Sydenham (1624-1689). Il admet, et avec lui ceux de son école, que la nature est médicatrice. Il use cependant des médicaments mis en valeur par les chimistes. Lui-même donne les règles de l'usage de la médication opiacée. Il prétend aussi par l'observation des maladies en faire l'histoire. « L'his-

(1) Maurice Raynaud, *Les médecins au temps de Molière*, p. 138.

toire » de la variole, de la scarlatine, de la goutte, qu'il nous légua, sont des descriptions que l'on relit aujourd'hui encore avec intérêt. En France, Riolan fut traditionaliste (1577-1637).

Plus que les traditionalistes, plus que les chimistes, les médecins mécaniciens caractérisent le ^{xvii}^e siècle. Les grandes découvertes de la physique influencent la science médicale. L'élève de Galilée, Borelli (1608-1679), est le fondateur de l'Ecole.

Il y avait eu des précurseurs, tel Harvey (1578-1638). Sa découverte de la grande circulation est le point sur lequel les Français fondent une partie de leurs querelles. Si le cœur ne contient ni air ni esprit, s'il distribue mécaniquement le sang, les théories de Galien faisant du foie l'origine des vaisseaux, sont renversées. Riolan s'insurge contre l'impossible, la nuisible circulation. Gui Patin, têtu, hormis les saignées, ne comprend, ni n'entrevoit qu'autre chose existe. Ces deux noms sont les remparts les plus fermes de la lutte contre le progrès. Quiconque ose s'écarter du dogme immuable des anciens est flétri par les maîtres, en France. Ailleurs, en Italie surtout, avec Bellini, Bagliari, Sanctorius, qui introduit la notion de poids dans sa *médecine statique*, le mouvement s'étend.

Les mécaniciens, non plus que les chimistes n'excluent pas les humeurs. Mais ce sont les solides qui occupent la place prépondérante, la fibre vivant dans un milieu fluide.

Si la fibre a du « ton », ainsi en est-il à l'état normal, il y a un certain équilibre entre la fibre et le fluide. Dans la maladie, il y a « atonie ». Et s'il y a atonie, il faut stimuler la fibre. D'où la nouvelle thérapeutique des stimulants. Ils agissent par une contraction des fibres contre la tendance du sang à se coaguler et par une augmentation de la rapidité de la circulation. On distingue les stimulants simples tels : le fer rouge, les frictions, les ventouses sèches; les stimulants additionnés de ferments : vésicatoires, sinapismes. Aux purgatifs et à la saignée s'ajoutent par conséquent les vésicatoires.

Il existe en somme au xvii^e siècle une remarquable activité dont la France ne sut recueillir qu'une part trop modeste. Daremberg écrit dans son *Histoire de la médecine* : « La médecine au xvii^e siècle donne un triste spectacle... L'empirisme, les préjugés, une foi aveugle en l'autorité, une absence absolue de méthode et de connaissances positives, une résistance stupide à toutes les grandes découvertes, le ridicule dans les mœurs, les convoitises, les cupidités, les violentes diatribes entre confrères, l'arrogance envers les petites gens, la bassesse devant les gens de qualité, un vrai déluge d'horribles formules purgatives, le sang répandu à flots, rien n'y manque... »

Revenant aux médecins de Port-Royal, il importe de leur attribuer une part de science, les classer dans l'école médicale qui leur convient et, en médecins français, de leur attribuer une part du mal que nous venons d'écrire, en écartant catégoriquement ce qui pourrait intéresser la morale ou les mœurs. Nous n'avons retrouvé aucun acte médical concernant M. Pallu. L'enseignement de la Faculté de Paris sous Jean Piètre dut en faire un dogmatiste. Nous ne savons si M. Pallu suivit plus tard les chimistes ou les mécaniciens. Le dédain que lui porta Gui Patin peut-il nous fournir une indication ? M. Pallu transigea sur les saignées, les purgations et paraît s'être éloigné de ces traditionalistes intransigeants qui saignaient leur belle-mère de 80 ans par quatre fois, un enfant de 3 jours, et pour un rhume se faisaient saigner sept fois (1). Nous ne portons pas de conclusions sur les idées médicales de M. Pallu.

M. Hamon nous a laissé quelques indications sur sa façon de penser dans ses lettres. D'autre part, quelques mémoires de Port-Royal peuvent aussi nous renseigner. Nous classons M. Hamon parmi les traditionalistes, cliniciens avertis, du type de Sydenham par exemple. Ses ouvrages de prédilection furent Hippocrate et Galien, qu'il relut quelque temps avant

(1) Ainsi faisait Gui Patin.

sa mort, à l'occasion de la thèse du fils de son ami Dodart.

La mère Angélique de Saint-Jean Arnauld nous apprend, au sujet de la maladie de la mère Angélique : « Peu de jours après, il lui prit une oppression, causée en partie par la rate, et aussi de la fermentation des humeurs, qui s'étaient extraordinairement aigries et enflammées » (1); elle doit à la science de M. Hamon, qui soignait la malade, de connaître cette fermentation, ces humeurs aigries... Il écrit dans une de ses lettres (lettre XII à un ecclésiastique qui lui avait écrit d'une personne que l'on croyait obsédée) : « ...il faut l'humecter et la rafraîchir, et par le dedans et par le dehors, ne se servant que des remèdes les plus doux pour la purger, et ne la purgeant qu'autant que l'humeur y sera disposée... » Voici le clinicien qui sait distinguer entre les cas.

Dans la lettre XIV : « ...deux parties qui s'éloignent l'une de l'autre dans le corps causent des périlleuses maladies, encore qu'il n'y ait rien de coupé ni de retranché. » Il n'est pas plus clair rappel de Galien. Et voici un rappel d'Hippocrate, qui ne repoussait pas l'action des astres sur les corps. (Lettre XXXI à un médecin de ses amis qui était en peine de sa santé) : « Ma maladie, grâce à Dieu, n'était rien. Je l'attribuais à la saison qui est fâcheuse : le soleil de ce temps-ci fait peur; il est bien plus propre à causer des maladies qu'à entretenir la santé..., les brouillards qui l'environnent sont si épais qu'on peut dire que ses influences passent par le milieu de la boue...; les maladies, comme vous le savez mieux que moi, ne sont jamais petites lorsqu'elles viennent des astres. »

Nous ne pouvons dire davantage sur ces médecins. Solitaires qui n'ont pas laissé d'œuvre médicale. Les médecins-amis, ayant vécu dans le siècle, ayant travaillé et produit, nous ont laissé un souvenir qu'il est plus facile d'atteindre.

MM. Hecquet et Dodart furent les mécaniciens.

La place d'Hecquet est particulière. Son système des soli-

(1) Mère Angélique de Saint-Jean Arnauld, *Mémoires*, p. 134.

des remontait à Erasistrate (304 av. J.-C.), savant anatomiste de l'Ecole d'Alexandrie, élève de Chrysippe de Cnide (336 av. J.-C.). Pour ce maître, les solides représentaient le principe du corps. Ils étaient de trois espèces : les nerfs, les veines, les artères. Et l'explication qu'ils donnaient de la digestion était que les aliments ne sont pas cuits dans l'estomac, mais broyés. Mécanicien et solidiste, partisan de la saignée et des délayants, Hecquet mit son zèle à faire partager ses opinions; les vices des humeurs lui paraissant imaginaires. Il ne réussit pas pleinement.

La force des solides et leur énergie sur les liquides, le broiement, ne rallièrent pas les médecins. Les attaques de Vieussens n'avaient d'autre effet que de renforcer son opiniâtreté, qui devint légendaire. Il écrivait sans arrêt, accumulait raisonnement sur raisonnement, emporté par l'enthousiasme, l'ardeur de la lutte, et surtout une facilité déconcertante. Ses œuvres, que Fagon appelait de « sçavans paradoxes », témoignent d'une grande érudition sans doute, mais présentent peu d'intérêt. Ce sont entre autres, *De la digestion des aliments et des maladies de l'estomac*, « pour montrer qu'elle ne se fait pas au moyen d'un levain, mais par celui de la trituration ou du broiement » (1710).

En 1712, sous le même titre, il continue d'expliquer comment la digestion se fait par le système de la trituration, « Sans l'aide des levains ou de la fermentation, dont on fait voir l'impossibilité en santé et en maladie ». En 1714, c'est le *De purganda Medicina*, où il s'élève contre la purgation autrement que pour ramener les solides à leur naturel. Ces écrits émanent de sa doctrine. A côté, en médecin chrétien, il donna : *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans* (1708) et le *Traité des dispenses de carême* (1708), la *Médecine théologique* (1733), la *Médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres* (qui parut après sa mort, en 1733). Ceci n'est qu'une courte énumération.

Violamment combattu par la majorité de ses confrères,

Hecquet fut plus apprécié à l'étranger. Il fut appelé à consulter avec des médecins Italiens qui firent de lui le plus grand éloge, car son avis ayant été écouté, ils obtinrent la guérison d'une très grande dame. Et l'on raconte encore qu'une dame de Paris étant allée consulter Freind, ce dernier lui répondit : « De quoi vous avisez-vous, Madame, de consulter un étranger pendant que vous avez à Paris l'illustre M. Hecquet, qui, lui seul, en sait plus que tous les médecins ensemble. » (1).

D'ailleurs, dans le public, nous savons le succès qu'il obtint. Sa clientèle de grands et de pauvres, celle des grands surtout, dut faire des jaloux. Ses détracteurs dans le domaine scientifique ne purent manquer de reconnaître ses mérites, dont nous avons dit qu'ils furent grands.

L'on raconte que sa thérapeutique uniforme, de la saignée et des délayants, lui valut d'être personnifié sous le nom du docteur Sangrado dans le *Gil Blas* de Le Sage.

En somme, il s'isola des médecins de son époque en reprenant des théories anciennes qu'il ne put remettre en valeur, ses explications manquant de faits, et sans profiter des découvertes qui s'effectuaient.

Pour Dodart, il sut, au contraire, en reconnaître tout le prix. Ce fut le médecin dont l'intérêt est sans cesse en éveil, le chercheur qui veut déterminer la vérité ou l'erreur de ce qu'on lui propose. Trente-trois ans de sa vie furent consacrés à des recherches sur la transpiration insensible. Cette notion nouvelle était due à Sanctorius (1561-1636), l'un des premiers mécaniciens du temps, qui dans son ouvrage de la *Médecine statique*, le premier, avait parlé de poids, et sur le poids fondé une doctrine. Dodart la fit sienne, admettant que la santé est la résultante de la conservation d'un poids uniforme. Le corps perdant un certain poids par la « perspiration insensible » au niveau de la peau, un régime approprié est nécessaire pour le maintien de la santé. L'expérimentation venait à l'appui de ces affirmations. Dodart put la confondre un jour avec son zèle de chrétien.

(1) Hazon, *Notice des hommes célèbres de la Faculté de médecine de Paris*.

« Il trouva, en se plaçant dans une balance le premier jour de carême 1677, qu'il pesait 116 livres 1 once; il fit ensuite le carême comme il l'avait été fait dans l'église jusqu'au xii^e siècle, ne buvant ni ne mangeant que sur les 6 ou 7 heures du soir, n'usant la plupart du temps que des légumes et, sur la fin du carême, de pain et d'eau. Le samedi veille de Pâques, il ne pesait plus que 107 livres 12 onces; il reprit sa vie ordinaire, et, au bout de quatre jours, il avait regagné 4 livres, ce qui marque qu'en huit ou neuf jours il aurait repris son poids... » (1).

Dodart édita la *Médecine statique de Sanctorius*, qu'il enrichit de notes. Il ne borna pas à la médecine pure ses recherches. L'Académie des sciences l'admit parmi ses membres en 1673, et, comme botaniste, il fut chargé de rédiger la préface du *Mémoire pour servir à l'histoire des plantes*. Il s'efforça d'« encourager la recherche des vertus médicales des plantes par l'analyse chimique » (2).

Les *mémoires de l'Académie des sciences* de 1673 à 1707 rapportent ses communications, les unes intéressant la médecine, comme l'observation sur le crâne d'un enfant, monstrueux par sa grosseur, ou l'observation sur un calcul de la vessie pesant 1 livre 2 onces (*Mémoires de l'Académie des sciences*, 1666, t. II), ou les observations sur les évacuations, la transpiration, sur le temps nécessaire pour réparer leur dissipation (*Mémoires de l'Académie des sciences*, 1666, t. I, p. 163), les autres intéressant la botanique.

Il composa un mémoire sur l'organe de la voix, qu'il compare à un tuyau d'orgue, et conçut encore le projet d'écrire une histoire de la médecine. Mais Le Clerc, de Genève, ayant commencé la sienne, il abandonna ce projet pour s'attacher à l'histoire des plantes, qu'il n'acheva pas.

(1) Hazon, *Notice des hommes célèbres de la Faculté de médecine de Paris*.

(2) *Dictionnaire des sciences médicales; Biographie médicale*.

ETHIQUE DES MEDECINS DE PORT-ROYAL

Les médecins de Port-Royal nous amènent à parler de la médecine chrétienne au xvii^e siècle. On comprendra qu'il ne s'agit pas d'une théorie médicale, cela est bien évident, mais seulement d'une conception particulière de l'exercice de la médecine, dont le principal intérêt est, pour nous, de nous aider à comprendre l'éthique des médecins de Port-Royal. Maurice Raynaud écrit, en parlant de la Faculté : « Le premier lien de tous ces hommes différents d'âge et de situation était la religion. »⁽¹⁾. La Faculté avait reçu ses statuts de l'Eglise. Longtemps la médecine fut pratiquée par les princes et les ministres de la religion. Le xvii^e siècle ne nous apprend rien de pareil, ces mœurs étaient passées. Cependant, l'Université gardait l'empreinte de sa formation. La Faculté savait se prévaloir de l'autorité du pape dans ses conflits contre le roi, et inversement, ce qui prouve qu'elle avait gagné l'indépendance, tout en n'oubliant pas ses origines. Il conviendrait de redire les statuts de la Faculté. Aucun document n'est plus en faveur de ce que nous avançons.

Les médecins, différents d'âge, mais de religion superficiellement ou intérieurement identique, comme dans tous les siècles, interprétèrent différemment les devoirs de leur profession. Disons seulement que beaucoup méritent les épithètes de : Courtisans maladroits, intrigants, vaniteux, ignorants, empressés à ménager leur crédit et peu scrupuleux quand il s'agit de la réputation de leurs collègues. L'autorité morale de la profession ne pouvait briller que d'un éclat bien terne.

D'autre part, le xvii^e siècle fleurit en charlatans faisant pro-

(1) Raynaud, *Les médecins au temps de Molière*, p. 22.

fession de médecine. Donneurs de recettes, vendeurs de thériaques abondent. Ils trouvent un bon accueil dans le peuple et chez les grands seigneurs, qui, sceptiques sur l'art de guérir, usent de poudres de cornes, de cendres de vipère, etc. Cette circonstance ne peut qu'intervenir malheureusement et augmenter le trouble. A ces défauts, une résistance : celle des médecins chrétiens. Ils ont des règles nouvelles, que nous allons étudier : ce sont celles des médecins de Port-Royal.

Le corps, étant considéré comme l'enveloppe d'une âme immortelle, gagne en considération.

Les remèdes sont faits pour la conservation de la santé présente ou bien pour essayer de la recouvrer dans le cas de maladie.

Les ignorants ne doivent point pratiquer la médecine : ils manient des remèdes violents ou des poisons sans en connaître l'usage. Ces remèdes ou ces poisons, employés témérairement ou mal à propos, peuvent chasser dans un temps prématuré l'âme du corps.

Les abortifs sont proscrits. On ne doit même pas employer certains médicaments qui permettent de savoir si une femme est enceinte. Cette pratique pourrait en entraîner une autre, plus funeste.

L'ivrognerie et l'impudicité sont coupables. La nature ne nous a pas donné le vin pour provoquer le sommeil et le vomissement, mais comme aliment et cordial s'il est pris modérément.

Nous avons vu M. Hecquet, portant à l'archevêque de Paris son *Traité des dispenses de carême*. Il conçoit, avec les médecins catholiques, que le jeûne ne nuit point à la santé. Il ne doit pas être excessif. Les enfants, les vieillards et les pauvres malades doivent en être dispensés, et de l'abstinence des viandes.

L'astrologie, la magie, les superstitions, sont d'essence diabolique, et condamnées.

On doit user uniquement des remèdes naturels. Le mal commence où l'on y met trop de confiance.

Les secours de la médecine se doivent à tous les humains, ennemis comme infidèles, pourvu que le malade ne simule pas un état de mal.

Cette règle est équivoque seulement en apparence : il ne faut pas craindre d'être trompé pour soi-même, mais plutôt de crainte de tromper le malade.

Quand on ne peut retrouver les causes d'une maladie, il ne convient pas de penser aux oracles. Il faut avouer qu'une bonne part des événements peut échapper.

Ceux qui soignent les malades sans les voir sont coupables. Dans toutes maladies il faut nécessairement interroger les malades pour établir un traitement. Il y a sur ce point une concession faite dans le cas où, par lettre, quelqu'un d'instruit demande un conseil, ayant décrit un symptôme classique. Cette mode de consulter par lettre était fréquente à l'époque. M. Hamon donnait ainsi ses avis, lorsque ses amis l'avaient pressé de le faire.

Les médecins qui se chargent du soin des malades doivent être très assidus. Aussi est-il recommandé de ne pas en voir trop. Voir un malade en courant est mal.

De même, les médecins devenus vieux et ayant perdu la mémoire ne doivent plus exercer.

La question de savoir si le médecin peut abandonner un malade a été posée. Il n'est pas de règle très sûre, les casuistes n'étant pas d'accord. En fait, on répond que le médecin peut faire ainsi dans plusieurs cas

Si le malade est ingrat et ne reconnaît pas les soins qu'on lui donne; s'il refuse de se confesser, lorsque la maladie est contagieuse, ou lorsque le malade n'a plus confiance en son médecin. Si l'on a porté un pronostic fatal, les uns disent qu'il ne faut pas employer inutilement les remèdes : on peut abandonner le malade; les autres disent qu'un pronostic est souvent faux, alors il ne convient pas de le quitter.

Le médecin, dans les cas de maladies graves ou mortelles, doit avertir le malade ou son entourage qu'il faut invoquer celui qui seul peut guérir. Mission souvent délicate. Certains

s'imaginent qu'un bon conseil donné au malade est capable d'augmenter le mal. On se souvient combien Hecquet fut admiré pour avoir osé dire au prince de Condé qu'il était temps de gagner la paix de sa conscience.

Des salaires excessifs ne doivent pas être demandés : le médecin vit de son travail, mais il soigne gratuitement les pauvres, et même leur donne les médicaments.

Ces lois, qui nous paraissent aujourd'hui profondément humaines, furent autrefois, dans leur essence, confessionnelles. Gloire au siècle où triomphèrent l'autorité et la discipline, pour le plus grand honneur de la profession médicale !

Les médecins de Port-Royal, parmi les bons, donnèrent le meilleur exemple, car leur vie fut en parfait accord avec les règles.

Pour les jours difficiles de notre profession, puisse leur austère grandeur reconforter notre faiblesse.

PORT-ROYAL ET LA MEDECINE

Port-Royal semble avoir tout particulièrement attiré la maladie. Elle y fit augmenter le nombre des persécutions. De toutes celles que subirent les jansénistes, ce fut celle qu'ils endurèrent avec le plus grand courage et, nous dirons comment, avec joie.

Le monastère, ainsi que le prescrivait la règle de saint Bernard, est mal situé dans le creux d'un vallon humide, entouré de hauteurs boisées. On le découvre mal de la route qui mène aux Vaux-de-Cernay. Et le petit chemin qui conduit à l'abbaye, depuis cette route, côtoie des terrains marécageux semés d'ajoncs. La pluie fréquente détrempe le sol. Si l'on ajoute à cela qu'un petit étang de niveau supérieur se déversait autrefois, courant à travers les constructions et stagnant dans le jardin, on comprendra que se trouvaient là réunis tous les inconvénients d'un lieu malsain.

Les jeûnes par trop rigoureux, les austérités, les veilles, les pénibles travaux, les épidémies qui se répandirent lors des guerres de la Fronde, ne firent qu'aggraver ce qui laissait à désirer de par la situation.

La mère Angélique Arnauld, réformatrice du monastère avait, dans les débuts, fait arranger une infirmerie et une apothicairerie pour l'usage des sœurs. Plusieurs d'entre elles avaient suffisamment appris du métier d'infirmière pour être utiles aux pauvres de la campagne, qui, nombreux, éprouvèrent souvent la charité de Port-Royal. La mère Angélique, « afin de les pouvoir secourir plus à propos, voulut apprendre à saigner; en quoi ayant parfaitement réussi, elle le faisait en toutes rencontres, jour et nuit, quand il y avait néces-

sité » (1). Toujours elle eut grand soin des malades, mais nous retrouvons chez elle les grandes pensées jansénistes : « Elle désirait donc que l'infirmierie de ce monastère fût gouvernée de telle sorte que, les infirmes y trouvant tout ce qui était nécessaire à leur soulagement, il ne s'y rencontrât rien pour entretenir le relâchement et nourrir la sensualité et que les imparfaites n'eussent pas lieu de rechercher l'infirmierie plus qu'il n'était besoin pour entretenir leur négligence et leur mollesse... » (2). Pour ce qui regardait le service des malades, le plus grand soin y fut apporté : tous les remèdes que le médecin ordonnait étaient préparés. Seulement il était interdit de s'empresser à les multiplier ou bien d'en proposer selon son jugement. S'il arrivait qu'ils n'eussent pas réussi, la mère Angélique disait que Dieu, quand il voulait soulager quelqu'un, pouvait seul donner la force et la vertu aux remèdes.

Dans la même infirmierie, elle reçut plus tard les médecins Pallu, Hamon, Hecquet, Dodart, leur enseignant l'humilité, mais aussi la grande fermeté qu'il convient d'observer dans le traitement des maladies. La négligence, la mollesse, les médecins de Port-Royal ne les connurent pas, les redoutant pour leurs malades comme pour eux-mêmes. Les mémoires reviennent constamment sur le fait que ces médecins pratiquaient en guidant les malades sans complaisance, « ce qui est rare », disent les auteurs. Lorsqu'ils approchaient la mère Angélique, ils ne pouvaient être à meilleure école pour apprendre la fermeté.

M. H. Brémond s'est plu à présenter les Solitaires de Port-Royal comme de vieux garçons enclins à s'observer, cherchant à éviter les maladies, s'entretenant avec complaisance de leurs maux. Cette façon de voir, peut-être fort plaisante, n'en est pas moins tendancieuse. Nous n'avons retrouvé rien de tel, sauf dans deux cas : celui de Thomas du Fossé que

(1) *Angélique de Saint-Jean-Arnaud, Mémoire*, t. I, p. 40.

(2) *Mère Magdeleine de Sainte-Agnès de Ligni, Mémoires*, p. 338, 339.

M. Brémond cite surtout en exemple; le second ayant trait à la petite dispute qui divisa les solitaires après la deuxième Fronde, lorsque deux empiriques vinrent leur proposer des pilules et des poudres guérissant de tous les maux. Aux saignées de M. Hamon, en prévision des maladies futures, les solitaires firent une très ample provision de ces formules merveilleuses.

Thomas du Fossé, lui, est tout de même le seul à s'analyser avec autant de complaisance. Il le fait bien d'ailleurs, ayant étudié la médecine afin de mieux se soigner. Il eut une paralysie. Il décrit comment la Providence l'a frappé : « Une infirmité... frappant seulement ma langue et tous les muscles des environs, d'une espèce de paralysie qui s'est augmentée d'une manière insensible jusqu'à m'ôter l'usage de la parole, et me rend le manger et le boire très difficiles !... » Il nous dit tous les remèdes qui furent employés. Peu réussirent. Celui qui obtint le plus grand succès lui fut donné par un certain M. Bouchart, gentilhomme de Rouen, qui connaissait, lui aussi, quelques recettes infaillibles. Celle qui soulagea du Fossé mélangeait l'antimoine en poudre au sel ammoniac, « aussi en poudre », devait se sublimer sur un feu de sable, enfin, nécessitait une fort longue manipulation. Du Fossé, séduit, songea à profiter de la connaissance de M. Bouchard pour étudier, « car je crus, dit-il, qu'une médecine comme la sienne, qui ne tendait qu'au rétablissement de la nature sans rien risquer, ne pouvait être négligée par un homme raisonnable qui emploie ordinairement plusieurs années de sa vie à étudier d'autres sciences qui sont, sans comparaison, moins importantes. Je lus avec soin Van Helmont... » Nous pouvons en déduire combien du Fossé put manier la cornue par la suite... Ce qui n'empêcha pas le mal de s'aggraver. Il fut alors saigné à la base de la langue sans résultat, il prit des gouttes d'Angleterre, usa d'esprit de

(1) Du Fossé. *Mémoires*, p. 2.
NOMDEU

corne de cerf, d'essence de poudre de vipère, de teinture d'anis, d'extrait de feuilles de tilleul, de vulnéraires et de plusieurs autres remèdes. Il n'y a aucun doute : ce solitaire se complaît dans la révélation de ses secrets. Il le fait pensant aider ses lecteurs, puisque souvent il indique le mode de préparation du médicament. De même les autres Messieurs, en contemporains du *xvii^e* siècle, prisèrent fort les pilules des empiriques. Mais ces deux exemples sont uniques. Encore peuvent-ils s'expliquer. Du Fossé fut Solitaire, mais trop souvent hors de Port-Royal. La maladie de son père, ses propres maladies, le tirèrent souvent de sa retraite. Ses amis, qu'il revoyait, ne manquaient pas de lui communiquer le remède spécifique de son mal ainsi qu'il le dit. Il les prenait par considération pour ses amis, ajoute-t-il.

Pour ce qu'il est des Solitaires, ce sentiment si humain de s'occuper de leur santé pouvaient-ils le chasser ? Quelle réunion d'êtres soumis aux règles les plus sévères saurait y parvenir ? De plus les faits rapportés se placent lors d'une époque troublée où les gens de Port-Royal s'étaient retranchés à Vaumurier, chez leur voisin, le duc de Luynes. Les pratiques austères étaient délaissées. Peut-être parce qu'il y eut beaucoup de malades, plutôt que par un souci continu de santé, on s'entretint alors plus souvent de ces inflammations des poumons, de ces fièvres continues ou intermittentes qui frappaient plus cruellement. D'ailleurs ce fut l'occasion de beaucoup de dévouement, de beaucoup de charité, car la mort où l'on tombait pour avoir assisté beaucoup de malades était des plus admirables pour ces hommes.

Si nous voulons savoir les pensées qui guidaient médecin et malades dans la maladie, il faut nous rapporter aux écrits de quelques maîtres. Écoutons tout d'abord la voix du grand Pascal :

« La maladie étant l'état naturel des chrétiens, on doit s'estimer heureux d'être malade, puisqu'on se trouve alors par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être. »

L'âme est souillée par un corps impur. Les peines sont

sanctifiantes. C'est là la grande consolation de ceux qui souffrent. Et ces peines sont alors surmontées par un immense plaisir.

Dans la prière pour le bon usage des maladies c'est « Vous m'envoyez maintenant la prière pour me corriger. » La santé est donnée à l'homme, et l'homme en fait un usage profane qui mérite un châtement. La faiblesse du corps rend le malade incapable de jouir des plaisirs du monde. Mais pour que le châtement soit salutaire, il faut appeler de tous ses souhaits la faiblesse du corps.

Pour Pascal, la maladie est un châtement et, de plus, un avertissement. Avant d'être jugé, il permet de se recueillir. La plus grande des maladies est de ne pas sentir sa faiblesse et sa misère.

« C'est principalement alors qu'on est malade qu'il faut faire voir ce qu'on a de vertu », dit le grand Arnauld. Plus le corps est en embonpoint, plus l'âme est languissante. Quand l'homme extérieur se porte bien l'homme intérieur n'en n'est pas mieux. L'esprit acquiert de la force par l'affaiblissement de la chair. Il appréhende de voir la chair trop vigoureuse : L'ardeur des désirs terrestres la dévore. Mais la fièvre peut éteindre ce feu brûlant. Le corps abattu, la vigueur des vertus s'accroît. « On rougissait de n'être pas malade », dit Fontaine. Union contradictoire de l'âme et du corps ! Relations inverses redoutables ! La maladie lèse le corps, mais guérit l'âme.

L'implacable jansénisme est moins philosophique chez Saint-Cyran, les vues plus concrètes.

Dans les maladies qui nous punissent, ce qu'il faut éviter c'est le relâchement, il faut les prendre comme l'une de nos occupations, leur donnant un temps voulu, et rien de plus. « C'est pourquoi dans une fièvre quarte qu'il eut autrefois, raconte Lancelot, il nous disait qu'il la regardait comme un autre de ses exercices, faisant tout à son ordinaire jusqu'à ce que l'accès approchât, et que, quand il le sentait, il allait

se mettre au lit comme il aurait fait une autre de ses occupations. » (1).

Vivre n'est pas nécessaire. Ce qu'il faut, c'est suivre l'ordre. Et l'ordre des choses est immuable.

Les diverses médecines ne doivent pas sortir de l'ordre commun. Pas plus qu'il ne faut mettre sa confiance dans le médicament, ni se livrer aveuglément à tout ce que les médecins ordonnent. La maladie du corps sert de remède à la maladie de l'âme. Il ne faut pas opiniâtement s'attacher à la chasser. L'abandon, la prière, si l'on possède la grâce, peuvent sauver, pourvu que l'on ait fait le nécessaire. Ce nécessaire, il l'entend de la façon suivante : En ce qui regarde les choses de la vie, il faut être simple, il suffit d'avoir un médecin et mettre son espoir en la providence. Le médecin peut être bon ou mauvais, qu'importe. Celui de Saint-Cyran fut Guérin, doyen de la Faculté, qui n'eut pas la réputation d'un praticien brillant. Il le conserva, d'après ses principes, et parce que, suivant la règle de l'équité, il était fidèle à son prochain en toutes choses.

Saint-Cyran reconnaît aux justes qu'ils peuvent se priver avec joie des remèdes même simples, ainsi qu'il les préconisait, et nécessaires à la conservation de la vie, ce moyen étant le seul d'avancer l'heure bienheureuse de la mort.

Enfin, une dernière pensée rappelait en tous points la manière d'Epictète : « quand une médecine nous tue ou qu'une saignée nous fait perdre le bras puis la vie, il ne faut pas dire que c'est le chirurgien ou le médecin qui a tué, mais que c'est Dieu qui l'a livré entre leurs mains et s'est servi d'eux pour le tuer. » (Rapporté par Lancelot.)

Ces doctrines nous conduisent à un stoïcisme vraiment déconcertant.

Ce rachat par la souffrance du corps des fautes de l'esprit, la grande consolation, la joie qu'amènent la souffrance avec la certitude janséniste de la grâce, qui sauve ses élus, rendent

(1) Lancelot, *Mémoires*, II, p. 315.

sublimes les malades. On est vaincu par cette force immense qui se dégage d'eux, et l'on regrette ces grands exemples qui ne se verront plus. Hommes ou femmes, tous ne sont qu'abandon et espérance en leur maître divin que les châtie. Ils lui demandent de donner la vertu aux remèdes de la médecine des hommes.

Les médecins de Port-Royal, M. Hamon surtout, surent associer la médecine qu'ils pratiquèrent avec cette doctrine. Surtout M. Hamon, parce qu'il fut un grand mystique. Fontaine écrit de lui : « Toute la médecine était pour lui une continuelle théologie, et il ne regardait que Dieu dans la nature, que les maladies des âmes dans celles du corps, que les remèdes d'une pénitence salutaire dans l'amertume des remèdes de son art. »

Toutefois, ils surent atténuer la désespérante conception janséniste, ainsi que le leur commandait le dévouement et la foi qu'ils avaient en notre profession.

Ils pratiquèrent tout en les séparant une médecine corporelle, qui doit corriger les mauvaises dispositions du corps, et une médecine spirituelle, qui corrige les mauvaises dispositions de l'âme. L'incertitude qui accompagne l'emploi des remèdes de la terre nécessitant la prière pour leur bon effet, alors comment user de ces remèdes incertains pour la médecine spirituelle ?

La maladie doit être une occasion nouvelle d'espérance. « Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort », disait Pascal.

Après des médecins de Port-Royal, nous ne retrouvons point cette désolante pensée. Très charitables, ils demandèrent que soient accordées la santé et la vie à tous ceux pour lesquels ils se dévouèrent.

Et c'est là le but de la médecine.

CONCLUSIONS

Nous avons voulu montrer par l'étude des médecins de Port-Royal les règles morales de la pratique médicale au xvii^e siècle.

I. — Nous avons détaché quelques traits du caractère des médecins de Port-Royal.

II. — Nous avons étudié les connaissances médicales du xvii^e siècle et dit la part qu'ils en eurent.

III. — Nous avons étudié dans les médecins de Port-Royal comme chez les maîtres une morale médicale.

IV. — Nous avons dit les rapports des doctrines jansénistes avec la médecine.

VU : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
P. MAURIAC.

VU, ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 16 décembre 1934.
Le recteur de l'Académie,
F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNAULD (Mère Angélique de Saint-Jean). — Mémoires. III vol., Utrecht, 1742.
- ARNAULD (Antoine). — Œuvres. XLIII vol., Paris, 1873, t. XLIII.
- BERNIER. — Essai de médecine. I vol., Paris, 1689.
- BESOIGNE. — Histoire de l'Abbaye de Port-Royal. VI vol., Cologne, 1752.
- Bibliothèque de l'Ecole des Chartres. — Tome III, 3^e série, 1852.
- Bibliothèque Française. — Amsterdam et Paris, 1723. XLII vol., t. XXVIII.
- BRÉMOND (Henri). — Histoire littéraire du sentiment religieux en France, t. IV. L'Ecole de Port-Royal, Paris, 1929.
- DAREMBERG. — La médecine-histoire et doctrine. I vol., Paris, 1865.
- DECHAMBRE. — Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales. Paris, Masson, 1884.
- Dictionnaire histologique de la médecine.* — Eloy, II vol., Mons, 1778.
- Dictionnaire des sciences médicales.* — Biographie médicale. Paris, G. L. F., Panckouke, 1821.
- DODART. — Medicina Statica Gallica. I vol., Paris, 1725.
- FONTAINE. — Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal. IV vol., Cologne, 1753.
- FOSSÉ (du). — Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal. I vol., Utrecht, 1739.
- GAZAIGNES. — Manuel des Pèlerins de Port-Royal. I vol., 1767.
- GAZIER (Cécile). — Histoire du Monastère de Port-Royal. I vol., Paris, 1929 (Perrin).
- Les belles amies de Port-Royal. I vol., Paris, 1930 (Perrin).
- HALLAYS. — Le Pèlerinage de Port-Royal. I vol., Paris, 1925 (Perrin).
- HAMON (Jean). — Relation de plusieurs circonstances de la vie de M. Hamon, faite par lui-même. I vol., 1734.

- Recueil de lettres et opuscules de M. Hamon. II vol., Amsterdam, 1734.
- Traité de la prière continuelle. II vol., Paris, 1739.
- HAZON. — Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine de Paris. I vol., Paris, 1778.
- HECQUET. — La médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres. III vol., Paris, 1740.
- Histoire de l'Académie des Sciences.* — Année 1707.
- LANCELOT. — Mémoires touchant la vie de M. de Saint-Cyran. II vol., Cologne, 1738.
- LE CLERC. — Histoire de la médecine. I vol., La Haye, 1729.
- LECHARPENTIER (D^r). — Un médecin mystique au xvi^e siècle : Jean Hamon. Thèse Paris, 1923.
- LE FÈVRE DE SAINT-MARC. — Supplément au Nécrologe de Port-Royal. I vol., 1735.
- MEUNIER (D^r Léon). — Histoire de la médecine. I vol., Paris, 1924 (Le François).
- MORERI. — Le Grand Dictionnaire Historique. Paris, 1759.
- MORIN (D^r Georges). — Sainte-Beuve et la médecine. I vol., Paris, 1929 (Baillière).
- NICOLE. — Lettres. II vol., Lille, 1718.
- PASCAL. — Œuvres.
- PATIN (Gui). — Lettre. III vol., Paris, 1846 (Baillière).
- PINAULT. — Histoire abrégée de la dernière persécution de Port-Royal. II vol., 1750.
- RACINE. — Abrégé de l'Histoire de Port-Royal. Ed. Augustin Gazier.
- RAYNAUD. — Les médecins au temps de Molière. I vol., Paris, 1866.
- Recueil d'Utrecht.* — Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal. I vol., Utrecht, 1740.
- RIVET DE LA GRANGE (DOM). — Nécrologe de Port-Royal. I vol., Amsterdam, 1723.
- SAINTE-BEUVE. — Port-Royal. VII vol. (Flammarion).
- STROWSKI. — Pascal et son temps. III vol., Paris, 1913 (Plon).

